

# NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

---

## NOS « REVUES GÉNÉRALES ».

Nous avons, dans les derniers numéros de la *Revue*, donné un certain développement à nos « Revues critiques » : cette rubrique a complété et assoupli notre Bibliographie en permettant l'étude approfondie d'ouvrages importants ou de groupes d'ouvrages relatifs à une même question. Mais nous n'entendons pas que cette extension s'accomplisse au détriment de nos « Revues générales ».

Le programme que nous avons tracé à l'origine n'est pas entièrement épuisé, et une circonstance fortuite nous a seule empêchés de publier dans ce numéro une Revue générale. Cependant, nous ne sommes pas loin d'avoir utilisé toutes les disponibilités actuelles. Et, d'ailleurs, nous avons dépassé sensiblement le terme (quatre ou cinq ans) que nous avions assigné à notre premier cycle.

Nous organisons donc en ce moment, pour le début de notre septième année, un nouveau cycle de Revues générales. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs des renseignements à ce sujet.

---

## DEUX LEÇONS D'OUVERTURE AU COLLÈGE DE FRANCE.

On sait qu'un cours complémentaire d'*Histoire générale et méthode historique* a été créé récemment au Collège de France, grâce à une donation de la marquise Arconati-Visconti, fille d'un ami de Michelet, Alphonse Peyrat. M. Gabriel Monod, désigné par le Collège de France comme titulaire de la chaire, a ouvert son cours, le 6 décembre, par une leçon qui est une importante contribution à l'histoire des études historiques. (Voir la *Revue Bleue* des 9, 16 et 23 décembre 1905 : *La chaire d'Histoire au Collège de France*.)

Que l'enseignement de l'« histoire » ait été introduit au Collège en 1769, par la transformation de la chaire d'hébreu en chaire d'*Histoire et*

*Morale*, puis supprimé en 1892 par la transformation de cette chaire en chaire de géographie historique de la France, enfin réintroduit en 1905, voilà qui appelait des réflexions sur « le caractère de ces vicissitudes et sur leur rapport avec l'évolution de la science, de la critique et de l'enseignement historiques dans notre pays ». M. Monod a donc expliqué comment, « par une orientation nouvelle des intelligences » et à la suite de tout un mouvement d'idées, l'histoire et la science expérimentale ont pénétré ensemble au Collège de France, pour contribuer au progrès humain ; comment l'enseignement de l'histoire au Collège, par suite encore de circonstances générales, a perdu peu à peu de son ampleur, jusqu'au jour où le triomphe de l'érudition l'a condamné provisoirement. En étudiant les destinées de cette chaire, il a suivi les transformations de la conception même de l'histoire ; et voici comment il explique la renaissance d'un enseignement « qui semblait avoir fait son temps ». « Après une période pendant laquelle les historiens sérieux, voués presque exclusivement à l'analyse, et à l'analyse à outrance, à la critique et à l'hypercritique, ont considéré avec méfiance, sinon avec dédain, non seulement les systèmes de philosophie de l'histoire, mais toutes les généralisations historiques et les tentatives un peu vastes d'histoire générale, on a presque partout senti le besoin de revenir à la synthèse, aux travaux d'ensemble. On a voulu, sinon reconstruire des philosophies de l'histoire, du moins se rendre compte dans quelle mesure les généralisations historiques peuvent être légitimes au point de vue scientifique, dans quelle mesure on peut distinguer en histoire le permanent de l'accidentel, quelles sont les forces durables dont l'évolution à travers les siècles a produit les transformations politiques et sociales. C'est dans le pays qui a poussé le plus loin le travail d'analyse et de critique, en Allemagne, que ce mouvement de réaction s'est produit avec le plus de force, qu'on voit en ce moment paraître le plus grand nombre d'ouvrages d'histoire générale et qu'on se livre avec le plus d'ardeur à des débats sur la méthode en histoire, sur les limites de notre connaissance en histoire, sur les lois ou, du moins, sur les éléments essentiels de l'évolution historique. Le même mouvement se produit en Italie, en France, en Angleterre, dans tous les pays où l'on travaille et où l'on réfléchit. Je suis disposé à croire que si la France n'a pas produit, comme l'Allemagne, il y a un siècle, de grands poèmes de philosophie ou de métaphysique de l'histoire, si elle n'a pas fourni, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, une masse de travaux critiques comparable à celle que l'Allemagne a accumulée, si, dans ces dernières années, elle ne s'est pas jetée avec autant de passion dans la bataille des méthodes, son œuvre, plus restreinte, n'a pas une moindre portée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est la France qui avait contribué à élaborer l'idée de progrès ; au XIX<sup>e</sup> siècle, nulle part cette idée n'a été discutée avec plus de précision ; nulle part on ne me semble avoir tenté avec plus de succès de déterminer les grandes lignes de l'évolution historique, les formes et les causes de cette évolution, les limites et la nature de la connaissance en histoire, les conditions de la marche des idées et des événements. Pour ne citer ici que des morts, Cournot et Auguste Comte me paraissent

avoir éclairé, mieux qu'on n'avait fait avant eux, le premier, la notion de causalité en histoire, le second, les phases essentielles du développement de la civilisation. C'est en France qu'on a le plus contribué à préciser le domaine et les méthodes de la sociologie, qui n'est qu'un aspect particulier de l'histoire. C'est en France qu'on a vu paraître la première revue spéciale de *synthèse historique*, pour faire connaître et élucider ces questions de méthode qui soulèvent aujourd'hui tant de polémiques, et pour préciser dans les diverses parties de l'histoire l'état actuel de nos connaissances et les problèmes à résoudre. C'est la France qui a produit les modèles les plus parfaits de dissertations critiques. Qu'il me suffise de rappeler les noms de Letronne, de Quicherat, de Julien Havet, d'Auguste Molinier.

« Quel est donc aujourd'hui, conclut M. Monod, le champ d'études qui s'ouvre pour le professeur d'histoire générale au Collège de France ? Il s'agit, à mon sens, de reprendre, à un point de vue nouveau, ce qu'a tenté Daunou, il y a un siècle, quand il a posé les principes et a donné des exemples de la critique historique, examiné quels pouvaient être les usages de l'histoire, quelles étaient les diverses manières d'écrire l'histoire et quelles conceptions philosophiques pouvaient le mieux guider l'historien. Nous avons d'abord aujourd'hui à examiner à nouveau quelles sont les bases scientifiques de l'investigation historique, car les progrès de toutes les sciences auxiliaires de l'histoire et l'élargissement de son domaine ont donné à cette recherche une étendue, une précision et un intérêt qu'elle n'avait pas il y a un siècle. Nous pouvons, ensuite, montrer par des exemples et les difficultés de la critique historique et les résultats que cette critique a obtenus, comment on doit poser les problèmes et comment on arrive, sinon à les résoudre, du moins à les circonscrire. Nous avons aussi à étudier l'évolution qui s'est produite pendant les derniers siècles dans la conception de l'histoire et la manière de l'écrire, en un mot à faire l'histoire de l'histoire. Nous avons, enfin, à exposer la méthode ou plutôt les méthodes proposées pour aborder et résoudre les questions de synthèse et de généralisation historiques. Ces questions sont nombreuses, vous le voyez, et sont toutes l'objet d'innombrables controverses, à commencer par celle de savoir si la succession des phénomènes peut être ramenée à des lois et quels sont les éléments de l'histoire qui sont susceptibles de certitude. Mais la question qui paraît dominer aujourd'hui toutes les autres est celle-ci : quelle part doit être faite dans l'évolution historique aux facteurs matériels et économiques, quelle part aux facteurs spirituels, aux idées et aux sentiments ? »

\*\*\*

En prenant possession, le 7 décembre, de la chaire d'Histoire et Antiquités nationales au Collège de France, M. Camille Jullian a résumé

brillamment l'histoire de l'archéologie française. (Voir la *Revue Bleue* des 6 et 13 janvier : *La vie et l'étude des monuments français*.)

Nous détachons de cette intéressante leçon d'ouverture le passage où M. Jullian montre l'organisation actuelle du travail archéologique. — « C'est peut-être... l'exploration voulue et systématique du sous-sol qui est l'épisode original du travail de notre temps. Jadis, on s'en remettait trop souvent au hasard du soin d'amener les découvertes. De nos jours, on les décide, on les prépare, on les organise comme la percée d'un tunnel ou la construction d'un pont. Et c'est ainsi que sont venus au jour les ruines de Bibracte, les fossés de César devant Alésia et Gergovie, les murailles du temple arverne du Puy-de-Dôme, la villa de Martres-Tolosanes, les silex des grottes, les chambres des dolmens, et ces merveilles des merveilles, les dessins des cavernes. — Et cependant, c'est à ce point de vue qu'il reste le plus à faire. Nos documents archéologiques sont une misère à côté de ceux sur lesquels nous marchons sans les connaître. Ce qu'il y a à trouver est inimaginable. Les vieux remparts des villes, Bordeaux, Dax, Sens, Bourges, Jublains, recèlent dans leurs flancs des centaines d'inscriptions et de sculptures. De mystérieuses plaques de plomb et de bronze qui résoudraient l'énigme de la langue gauloise, dorment dans les puits, les tourbières, les anciens lacs sacrés. Les annales du christianisme français se compléteront à l'aide des marbres disséminés dans les campagnes. Javols, Corseul, Saint-Paulien, Aps-d'Ardèche, Fréjus, Vaison, métropoles déchues de cités gauloises ou de colonies romaines, n'attendent que le labeur des archéologues pour livrer leurs moissons. De prodigieuses surprises sont réservées à la science. Songez à celles qui troublent notre génération : Mycènes et Troie, Délos et Delphes, Carthage et la Crète, les papyrus sans nombre, et ces images des grottes de l'Occident que j'ai déjà nommées et qui nous font pénétrer plus loin que les découvertes orientales dans la carrière de l'intelligence humaine et dans les abîmes du passé. L'histoire que nous essaierons ici paraîtra informe à nos successeurs, si du moins ils s'en occupent. Pauvre petite science conjecturale, comme disait Renan, et qui n'a même pas tous les moyens de faire des conjectures ! Elle n'est, vraiment, qu'au début de la vie, et ce que nos historiens appellent des hypothèses et des systèmes, ne sont que les balbutiements de l'enfant qui cherche à apprendre.

« Il faut dire, à l'éloge du dix-neuvième siècle, que les historiens de nos antiquités ont eu l'esprit d'entente et ces qualités de méthode nécessaires pour mûrir les sciences. Après les musées et les fouilles, groupements d'objets, rappelons les groupements d'hommes, écoles, sociétés, journaux et congrès, héritage de plus en plus grossi du siècle précédent. En première ligne, il importe de citer l'École des Chartes fondée en 1816 : car elle n'a jamais eu un instant de défaillance ; elle a toujours su mener de front l'étude du texte et celle de la pierre, du document et du monument, condition essentielle de la recherche historique ; et l'archéologie y a été enseignée par Quicherat, qui travaillait ses ruines avec la même logique et la même adresse que Fustel de Coulanges travaillait ses

auteurs. — Puis à côté de lui et de son École, l'Institut des Provinces, la Société française, le Bulletin monumental, le Congrès archéologique, c'est-à-dire l'œuvre de de Caumont, qui a été, pendant un demi-siècle, le chevalier errant de l'archéologie nationale, redresseur de torts et champion des ruines. — Ensuite, les groupes parisiens, et, surtout, la Société des Antiquaires de France, dont le centenaire vient de rappeler que sa vie correspond à la besogne de tout un siècle; les leçons d'Archéologie nationale professées à l'École du Louvre, dont les nôtres s'inspireront plus d'une fois. Enfin, les groupes provinciaux, en quantité effrayante (j'en trouve deux cent trente dans le relevé de 1902), bonnes petites académies dont il ne faut point dire de mal. La stupide plaisanterie que d'appeler les sociétés locales sociétés aux fines herbes, quand elles s'occupent d'agriculture, et sociétés de vieux cailloux, quand elles s'adonnent à l'archéologie ! C'est de ces fines herbes qu'est faite la richesse propre du terroir français; c'est avec ces vieux cailloux que se reconstituent ses origines. Et si, pour bien servir la France, il faut retourner à la terre, pour bien la connaître, il faut retourner à ses monuments. La véritable histoire nationale doit prendre sans cesse le contact du sol qui a nourri les hommes et des pierres qu'ils y ont dressées. Parler du passé sans étudier ce sol et ces pierres, c'est proprement déraciner notre histoire. »

---

#### UNE ENQUÊTE SUR LE « PAYS ».

La Revue *La Science sociale* a pris l'initiative d'une enquête « en vue d'établir progressivement la *carte sociale du monde* ». M. Edmond Demolins, le directeur de cette Revue et l'auteur du questionnaire, part de cette idée que le « pays » est « la circonscription territoriale élémentaire », que, constitué, non par les événements politiques, mais par la nature qui lui a imprimé un caractère physique bien déterminé, il met sur les groupements humains « une empreinte profonde et presque indélébile », qu'il crée, enfin, le type social.

Pour résoudre ce problème : comment le milieu crée le type social, M. Demolins désire obtenir des réponses aux quatre questions suivantes — dont nous reproduisons le texte sans le commentaire qui les accompagne :

1° Quelles sont la dénomination, l'étendue et les limites géographiques de votre Pays (ou d'un Pays que vous connaissez plus particulièrement) ?

2° Quelles sont les conditions de Lieu qui caractérisent votre Pays ?

3° Quels sont les principaux Travaux développés par ces conditions du Lieu ?

4° En quoi ces conditions de Lieu et de Travail influencent-elles l'état social du Pays ; en quoi le différencient-elles des Pays circonvoisins, de manière à en former une unité distincte et un type à part ?

Il demande, en outre, qu'on joigne aux réponses un choix de cartes postales illustrées avec légende explicative.

La méthode de Le Play, qu'applique *La Science sociale* et dont l'enquête sur les Pays doit être une manifestation nouvelle, si elle part judicieusement de l'observation, si elle pratique avec raison la comparaison et la classification, simplifie trop les études sociales et a un caractère trop mécanique. On peut trouver, d'ailleurs, que cette enquête qui n'est pas limitée à la France, mais s'étend à tous les pays, est singulièrement vaste : la *carte sociale du monde* risque d'avoir bien des lacunes. Quoi qu'il en soit, il est impossible qu'il n'en sorte pas quelques résultats intéressants que nous serons heureux de signaler.

Les demandes de renseignements doivent être adressées à l'administrateur de *La Science sociale*, 56, rue Jacob, Paris ; les réponses à M. Edmond Demolins, directeur de *La Science sociale*, École des Roches, Verneuil-sur-Avre (Eure).

---

Quoique l'enseignement de l'histoire soit organisé dans les Universités belges suivant un plan rationnel, il présente encore bien des imperfections et des lacunes ; si l'on tient compte du développement économique de la Belgique et des projets nationaux d' « expansion mondiale », on voit qu'il est emprisonné dans des cadres trop étroits. Telle est, du moins, l'opinion de M. Alfred Cauchie, qui, à l'occasion du Congrès international d'expansion économique mondiale tenu à Mons, en 1905, avait examiné la question suivante : « Dans l'ordre de l'expansion économique mondiale, quelle est la meilleure organisation d'enseignement supérieur pour former les professeurs d'histoire de l'enseignement moyen du degré supérieur ? » D'après l'auteur, on fait une part excessive à l' « histoire générale », à l'histoire ancienne, à l'histoire du Moyen Age et aux sciences auxiliaires (obligatoires) de cette discipline, enfin à l'histoire nationale et à l'histoire européenne ; par suite, on néglige l' « histoire spéciale », l'histoire moderne et contemporaine, et notamment l'histoire de la civilisation contemporaine envisagée sous ses différents aspects (histoire économique, sociale, religieuse, de l'art, du droit, etc.), enfin l'histoire des peuples non européens. Voici d'ailleurs, fidèlement reproduits, les vœux exprimés par M. C. en manière de conclusion :

« I. — Il est désirable qu'à partir des années de doctorat à l'Université, « l'histoire ancienne soit séparée de l'histoire des temps modernes et « que désormais, dans l'enseignement moyen du degré supérieur, l'histoire de l'antiquité et celle des temps modernes soient respectivement « attribuées aux philologues-historiens et aux spécialistes en histoire « des temps modernes.

1. Congrès international d'expansion économique mondiale, Mons, 1905. Section I, enseignement. — *L'expansion économique mondiale et la formation universitaire des professeurs d'histoire de l'enseignement moyen du degré supérieur*. Rapport présenté par M. le chanoine Alfred Cauchie, professeur à l'Université de Louvain, Bruxelles, impr. Hayez, sd. [1905], in-8, 20 pages.

« II. — Il est désirable qu'à l'Université l'enseignement de l'histoire  
« proprement dite se concentre sur l'histoire spéciale.

« III. — Il est désirable que soit à la Faculté de philosophie et lettres,  
« soit à la Faculté de droit, soit aux écoles commerciales et consulaires y  
« annexées, il existe un enseignement spécial de l'histoire du droit, de  
« l'histoire économique et sociale, de l'histoire des sciences, de l'histoire  
« des arts et de l'histoire religieuse et que, s'il n'est pas rendu obliga-  
« toire, cet enseignement soit du moins fortement recommandé aux  
« élèves du doctorat en histoire, à titre facultatif ou à titre de branches  
« à option.

« IV. — Il est désirable que dans les cours d'histoire existants ou à  
« créer une attention plus grande soit accordée à l'histoire des derniers  
« siècles et à celle des autres peuples que ceux de la vieille Europe.

« V. — Il est désirable que les élèves en histoire puissent choisir eux-  
« mêmes, d'accord avec le directeur de leurs études, les branches auxi-  
« liaires les plus en rapport avec les questions dont ils veulent se faire  
« une spécialité.

« VI. — Il est désirable que les titulaires des cours pratiques organi-  
« sent des excursions aux musées coloniaux et qu'ils aient à leur dispo-  
« sition des reproductions des principales collections.

« VII. — Il est désirable que la matière des cours pratiques et les su-  
« jets de dissertations doctorales aient partiellement pour objet les ques-  
« tions qui rentrent dans les spécialités indiquées sous les numéros II-IV.

« VIII. — Il est désirable que les bibliothèques publiques perfection-  
« nent leur outillage historique de manière à rendre possibles ces  
« études.

« IX. — Il est désirable que le Gouvernement favorise le plus possible  
« les recherches historiques dans les archives des peuples colonisateurs  
« et dans les pays de civilisation récente. »

Souhaitons que le programme qu'a très judicieusement tracé M. A. Can-  
chie soit adopté par ses collègues de l'enseignement supérieur, et aussi  
par le Parlement. Qu'il nous soit toutefois permis de formuler une  
crainte : n'y aura-t-il pas en Belgique une majorité favorable au main-  
tien du *statu quo*? En France..., mais mieux vaut ne pas aborder ici  
de biais une grosse question que nous aurons à examiner ailleurs. —  
L. BARRAU-DUJICO.

\*\*\*

La sixième Année (1905) du *Répertoire méthodique de l'Histoire mo-  
derne et contemporaine de la France* vient de paraître<sup>1</sup>. Il ne suffit pas  
d'en mentionner l'apparition. Il faut redire tout le bien qu'on pense de  
cette publication et souhaiter qu'à l'étranger, comme en France, elle soit  
de plus en plus connue, utilisée — et prise comme modèle.

1. Paris, Cornély, 1905, xxxiv-361 pp., in-8.

Le présent fascicule compte 5977 numéros. Les fascicules précédents en comptaient respectivement 2038, 3638, 4347, 5278 et 3897. Les sections d'Histoire des sciences, d'Histoire littéraire et d'Histoire de l'art, — celle-ci qui avait figuré dans les quatre premières Années, les deux autres qui avaient été introduites dans la quatrième Année, — pour des raisons matérielles et temporaires, avaient disparu du *Répertoire* l'an passé : d'où la baisse momentanée des numéros. Elles sont présentement rétablies, et le dépouillement a été fait à la fois pour 1902 et 1903.

Le progrès du *Répertoire* ne consiste pas seulement dans un accroissement matériel. Nous venons de reprendre en mains les fascicules précédents et de relire la série des *Avant-Propos*. MM. Brière et Caron — aidés d'une équipe de collaborateurs dévoués — ont perfectionné sans cesse l'instrument de travail que leur initiative a créé. Dépouillement plus complet des périodiques; additions utiles, comme celle des indications de comptes rendus et articles critiques; triage de plus en plus sévère des matériaux, élimination des « notes insignifiantes », des « réclames commerciales », des « comptes rendus de complaisance »; classification toujours plus méthodique et plus souple : tel est le bilan des améliorations. — Actuellement, la répartition des fiches en douze sections (Généralités ; H. politique intérieure; H. diplomatique; H. militaire; H. religieuse; H. économique et sociale; H. coloniale; H. des sciences; H. littéraire; H. de l'art; H. locale; Biographie et H. généalogique) qui sont divisées et subdivisées de façon judicieuse, nous paraît pratiquement satisfaisante<sup>1</sup>. Nous continuons pourtant à nous demander si l'Histoire religieuse est bien à sa place entre l'Histoire militaire et l'Histoire économique et sociale.

La clarté de la classification et les trois tables (de noms d'auteurs, de personnes, de lieux) rendent le *Répertoire* d'un maniement très commode. Il faut louer la netteté typographique et la correction — qui sont, en pareille matière, des mérites difficiles à réaliser. Et, d'une façon générale, on ne saurait être trop reconnaissant à MM. Brière et Caron du bel exemple qu'ils donnent en consacrant — au détriment de leurs travaux personnels — une si large part de leur temps à une tâche d'utilité publique mais qui est sans gloire aux yeux des profanes. — H. B.

\*\*\*

On sait l'importance qu'a prise en Allemagne dans ces toutes dernières années l'étude de la psychologie du témoignage. M. Bernheim, l'auteur du *Lehrbuch*, a cherché dans un article intéressant<sup>2</sup> à déterminer la

1. Il serait — et surtout il sera plus tard — intéressant de préciser, à l'aide du *Répertoire*, comment se répartit l'effort entre les divers domaines de l'histoire, dans quelle mesure varie l'intérêt qu'apportent les travailleurs à telle ou telle section des études historiques.

2. *Das Verhältnis der historischen Methodik zur Zeugenaussage* (Dans les *Beiträge zur Psychologie der Aussage* de L.-W. Stern. Leipzig, Barth, 1903, II, 110-117).

valeur de cette étude au point de vue historique. Il signale l'analogie existant entre l'historien et le juge d'instruction qui l'un et l'autre ont à vérifier la valeur de *témoignages*. Il montre quelle aide mutuelle ils se peuvent prêter : la critique des sources historiques avec son riche matériel d'expérience, sa méthode bien formée, peut servir de base à la casuistique de la Psychologie. Il rappelle les déformations inconscientes du souvenir (cf. son *Lehrbuch*, p. 444-482 de la 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> édit.), la lenteur avec laquelle on s'est rendu compte de ces déformations ; c'est seulement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et surtout au XIX<sup>e</sup>, avec Niebuhr et Ranke, que l'on commence à savoir utiliser la « déposition historique ». Bernheim attire plus particulièrement l'attention sur deux points : 1<sup>o</sup> Le degré différent de la fidélité du souvenir ; 2<sup>o</sup> Ce qu'il appelle les « influences suggestives » qui agissent sur le « témoin ». — M. Bernheim se félicite de ce que la science du témoignage rapproche les diverses spécialités, de l'historien, du juriste, du psychologue, du pédagogue et même du médecin ; il souhaite que leurs efforts unis la fondent solidement. —

ANDRÉ FRIBOURG.

\*\*\*

M. J. Clavière a dressé une Troisième Table générale des matières contenues dans la *Revue Philosophique* (pour les années 1896 à 1905. Paris, Alcan, 1906, 456 pp. 8<sup>o</sup>). Cette table se divise en deux parties, toutes deux alphabétiques, où le contenu de la *Revue Philosophique* est répertorié par noms d'auteurs (pp. 1-46) et par matières (47-156). La seconde partie, surtout, est très précieuse. Elle fait apparaître toute la richesse et la diversité de cette excellente publication — qui est entrée dans sa trente-et-unième année. Signalons particulièrement les mots *Histoire*, *Philosophie* (Histoire) et *Sociologie*.